

Rapport final Allocation de Formation et de Recherche
Ministère de la Culture et de la Communication
Janvier 2015

Approche anthropologique des modes de vie alternatifs en milieu rural
à partir du réseau wwoofing d'Ariège

Avec le soutien du Parc Naturel Régional des Pyrénées ariégeoises

Pôle d'activités-Ferme d'Icart-09240 Montels

Benjamin DUBERTRAND - LISST-CAS / ED TESC

Benjamin DUBERTRAND - LISST-CAS / ED TESC

Université Toulouse II Jean Jaurès – Le Mirail

5 Allée Antonio Machado

31 100 Toulouse

Allocation attribuée en janvier 2014

Arrêté numéro 2101289843

Plan de la présentation

Introduction	p 03
Présentation du wwoofing	p 06
Méthodologie	p 10
Choix du terrain	p 12
Problématique	p 14
Résumé ethnographie	p 17
Partie analyse	p 27
Bibliographie restreinte	p 33

Introduction

Lors de son intervention au forum mondial de la pauvreté à Pau en juillet 2012, Paul Ariès chantre de la décroissance, déclarait vouloir « faire chanter les petits matins plutôt que d'attendre le Grand soir ». Cette formule teintée de lyrisme illustre à mon sens le désir actuel d'une partie de nos contemporains de vivre différemment dès aujourd'hui sans attendre un changement de société global. Effet de « crise » ou réelle évolution contemporaine, ce souhait de changement hic et nunc, déclinaison actuelle d'une certaine tradition anarcho-syndicaliste (on peut penser au concept de TAZ développé par l'anarchiste américain Hakim Bey) semble en tout cas trouver aujourd'hui un écho important chez certaines catégories de populations.

Ainsi, dans un des derniers numéro de la revue *Terrain* consacré à l'Imaginaire écologique, Vanessa Manceron et Marie Roué¹ (reprenant elles-mêmes Ernst Bloch et Bertolt Brecht) constatent ainsi que « quelque chose manque. C'est pourquoi une partie de nos contemporains, tout particulièrement en Europe occidentale, signifient qu'ils ne se satisfont pas de ce qui est simplement donné, et qu'ils veulent, en dépit de tous les obstacles, anticiper un devenir autre ».

La thématique de l'écologie reste, sous sa forme la plus radicale, une des sources d'inspiration majeure de discours et de pratiques de contestations sociales. On peut citer pêle-mêle des initiatives comme celles des décroissants, des partisans de la simplicité volontaire, des freegan, des compacteurs, des mouvements anti-pubs, des mouvements «slow » (slow food, villes en transition), les adeptes du DIY (Do It Yourself) les différents mouvements collaboratifs et auto-gérés, les écoréseaux ou encore une partie des acteurs de l'agriculture biologique. On peut aussi citer les circuits économiques alternatifs comme ceux des AMAP ou encore les Systèmes d'Echanges Locaux. Ces différents types d'acteurs me semblent former en quelque sorte, malgré leurs disparités, une espèce de « nébuleuse d'alternatives » dont le point commun principal est a minima un rapport particulier au monde marchand, incarné par ce que la sociologue Michelle Dobré appelle le rejet d'un « modèle de consommation illimitiste »² et par leur volonté de développer des alternatives concrètes et immédiates ayant pour moteur écologie et/ou autonomie.

Dans une optique relativement similaire, ce travail souhaite s'intéresser à des personnes qui

¹MANCERON V., ROUÉ M., 2013, « L'imaginaire écologique », *Terrain*, n°60, pp. 4-19

²DOBRE M., SALVADOR J. (dir.), 2009, *Consommer autrement. La réforme écologique des modes de vie*, actes du colloque international « Environnement et modes de vie » (Caen, 25-26 septembre 2008), Paris, L'Harmattan.

cherchent à vivre et à travailler de manière alternative en milieu rural. C'est à dire à des individus qui tentent au quotidien un « pas de côté » pour expérimenter des modes de vie plus sains , plus éthiques ou plus autonomes en rupture avec un modèle de société perçu notamment comme trop consumériste et/ou trop productiviste. Comment qualifier exactement ce type de démarche ? Aucun terme ne semble vraiment adéquat comme le signale Geneviève Pruvost dans un article consacré à la question des modes de vie alternatifs lorsqu'elle déclare que « qualifier ce mode de vie alternatif au quotidien est très périlleux tant les usages des mêmes termes varient d'un entretien à l'autre et sont politiquement connotés. Décroissance ? Sobriété volontaire ? Alternative libertaire ? Ethique de vie ? »¹.

Quelque soit le nom que l'on leur donne ces démarches semblent revêtir en tout cas la dimension d'un véritable mode de vie. Le sociologue Denis Duclos remarque que « implicitement, l'idée de « mode de vie » réfère à la façon dont l'individu ou le ménage s'insèrent dans le mode de consommation courant » mais que « la grande crise financière qui s'ouvre dans le capitalisme mondial, nous incite assez brutalement à réfléchir sur une amplification de la notion de mode de vie propre à inclure pas seulement la consommation des ménages mais aussi la façon dont ceux-ci peuvent, individuellement ou de façon plus concertée, réorganiser l'ensemble des activités qui contribuent à leur vie »². De fait, il s'agit bien de s'intéresser à des individus qui remettent en cause non seulement leur rapport au travail et à la consommation mais aussi selon les cas leur manière de se loger, d'éduquer leurs enfants ...

Ce qu'il m'intéresse de comprendre ici, c'est la manière dont se mettent en place ces démarches, les ressources matérielles et immatérielles qu'elles nécessitent et ce qu'elles impliquent en terme de relations sociales. Autrement dit il s'agit de s'intéresser à un ensemble de pratiques et de représentation constitutifs d'un certain type de vie autre (qu'il s'agit de définir).

Mon intérêt pour cette question provient en partie de mon enquête de terrain réalisée lors de la préparation de mon master d'anthropologie. Ce travail portait sur la pratique d'un guérisseur contemporain dans les Pyrénées commingeoises et le développement de savoirs considérés comme

¹PRUVOST G., 2013, « L'alternative écologique. Vivre et travailler autrement », *Terrain*, n°60, pp. 36-55

²DOBRE M., SALVADOR J. (dir.), 2009, *Consommer autrement. La réforme écologique des modes de vie*, actes du colloque international « Environnement et modes de vie » (Caen, 25-26 septembre 2008), Paris, L'Harmattan.

« alternatifs ». C'est à dire des savoirs qui dans un certain nombre de domaines (santé, éducation ...) s'opposaient à un discours dominant. De ce travail est ressorti le sentiment que lorsque ces savoirs sont associés ils en viennent à former, dans certains cas, une véritable manière de vivre que l'on peut qualifier d'alternative.

Le terme « alternatif » semble d'ailleurs aujourd'hui à la mode dans les médias, il suffit de taper les références « mode de vie alternatif » dans un moteur de recherche sur internet pour s'en persuader. Ces termes, comme tous ceux utilisés dans le langage courant, ont pour principale caractéristique d'être repris par tout un chacun et de donner l'impression que tout le monde les comprend sans que qui que se soit puisse en donner une définition précise.

Du fait du caractère hétérogène des pratiques de ce type d'acteurs, il m'a paru méthodologiquement important de trouver un « fil rouge » sur lequel baser ou démarrer mon étude, c'est à dire un groupe d'individus spécifiques qui puisse constituer mon « terrain » d'enquête.

Le wwoofing

C'est dans cette optique que j'en suis venu à m'intéresser aux membres du réseau wwoof en France qui me sont apparus comme correspondants aux types d'acteurs que je recherchais. Le terme wwoof est un acronyme anglais pour « world wide opportunities on organic farms », ce que l'on traduit généralement par « opportunités dans des fermes biologiques du monde entier ». Il s'agit d'un réseau international qui a pour but de mettre en lien de petits agriculteurs biologiques avec des personnes souhaitant travailler dans ce genre de structures sans contrepartie monétaire mais en échange du gîte et du couvert. Le wwoofing (la pratique liée au réseau wwoof) concerne donc à la fois des petites exploitations agricoles (les hôtes) et des personnes nomades qui viennent y travailler (ce sont les wwoofers) pour une durée limitée.

L'initiative a démarré dans les années 1970 en Angleterre sous l'impulsion d'une femme, Sue Coppard, vivant à Londres et qui désirait découvrir la vie dans une ferme de campagne le temps d'un week-end. En cherchant d'autres personnes intéressées par la démarche, elle rencontre rapidement un certain succès et organise les premiers weekends d'essai à l'automne 1971 avec des groupes de quatre personnes qui se rendent dans une ferme bio-dynamique de la région du Sussex. Devant la réussite de l'expérience, plusieurs autres fermes se montrent à leur tour intéressées et le mouvement prend de l'ampleur alors que parallèlement de nombreux citadins en « mal de campagne » manifestent aussi leur attrait pour cette démarche. C'est ainsi que se forme le premier réseau bénévole wwoof en Angleterre. A l'origine l'acronyme signifie « working weekend on organic farms » (weekend de travail dans des fermes biologiques) mais la formule va évoluer progressivement pour dépasser le seul cadre temporel du weekend. La signification du sigle va ainsi évoluer vers « willing workers on organic farms » (travailleurs volontaires dans des fermes biologiques) avant de muer vers les termes actuels pour éviter une assimilation à du travail déguisé. Le wwoofing semble s'être développé selon deux perspectives relativement complémentaires et donc en attirant deux types de publics là aussi complémentaires. Tout d'abord sous la forme d'éco-tourisme ou de tourisme solidaire, en permettant à des individus la plupart du temps jeunes et peu fortunés de découvrir un pays étranger de manière différente. Ensuite en attirant une population plus hétérogène au niveau de l'âge, pas nécessairement étrangère et davantage tournée vers la recherche de savoirs directement liés à l'agriculture.

Le concept va rapidement se développer de manière internationale sous formes de réseaux indépendants pour être aujourd'hui présent dans plus de cent pays (dont la France depuis 2007) sur

les cinq continents, les réseaux les plus importants se situant notamment en Nouvelle-Zélande, Australie et Europe. Ainsi, bien que se basant sur les mêmes principes fondateurs, chaque réseau national s'est développé de manière autonome sous la forme associative et selon ses propres modalités. En adhérant au réseau pour environ cinquante euros, des individus (les « wwoofers ») obtiennent un annuaire papier et/ou internet qui répertorie l'ensemble des fermes participantes du pays (les « hôtes ») classées par départements et présentées succinctement. Il appartient alors au wwoofer de rentrer en contact avec ces hôtes pour se renseigner sur leurs besoins en main d'œuvre et leur planning. Le principe de base est d'échanger quatre à six heures de travail contre repas et logement quotidiens. L'association wwoofing se contente donc de mettre en relation les deux types d'acteurs et n'interagit pas davantage avec les membres du réseau sauf en cas de litige. Le statut juridique du wwoofing reste jusqu'à aujourd'hui encore assez flou. Au moins deux procès ont eu lieu à ce séjour, opposant la MSA à des hôtes accusés de mettre en place des pratiques de travail déguisé. Dans les deux cas, les accusés ont été relaxés, ce qui pourrait faire office à l'avenir de jurisprudence en la matière. La pratique du wwoofing semble pour l'instant être tolérée sans pour autant recevoir de cadre légal, ce que ne réclame de toute façon pas l'association wwoof France.

La première particularité de ce réseau (même si ce terme paraît quelque peu trompeur dans la mesure où il n'y a pas de contacts entre les différentes fermes adhérentes) est donc de concerner des individus travaillant avec des techniques d'agriculture biologique. Dans beaucoup de cas, il s'agit plus exactement de techniques elles-mêmes considérées comme alternatives ou quelque peu marginales telles que la biodynamie ou la permaculture, qui mettent en œuvre un savoir-faire bien spécifique. La deuxième particularité évidente est la volonté d'ouverture orientée vers le concept d'échanges non monétaires. De ces deux premiers aspects ressort l'idée que le réseau wwoofing peut être qualifié d'alternatif. D'une part, parce qu'il promeut des techniques de production opposées au modèle dominant de l'agriculture dite conventionnelle et d'autre part parce que la volonté affichée de ne pas monétiser les échanges semble s'opposer à une logique là encore dominante, celle du « tout marchand ». mais restreindre le wwoofing à la seule dimension agricole apparaît à mon sens trompeur. La troisième spécificité de ce réseau, qui nous intéresse particulièrement ici, est que les échanges proposés semble dépasser le cadre strict des savoirs agricoles. De fait, la charte du wwoofing France précise notamment dans ses statuts souhaiter :

- Permettre à des non-initiés d'approcher, par la pratique, les domaines de l'agriculture biologique, de l'éco-construction...
- Découvrir des façons de vivre alternatives et écologiquement saines

- Faciliter l'échange culturel et transgénérationnel entre des personnes de différentes nationalités ou de différentes régions
- Favoriser le développement des transmissions de savoir-faire biologiques et écologiques
- Etendre la communication et la solidarité au sein du mouvement écologique et de l'agriculture biologique
- Donner la possibilité aux citadins de vivre et de participer aux activités d'un lieu biologique
- Etablir des contacts avec d'autres acteurs du mouvement biologique et écologique
- Etablir des liens durables entre les citadins et les ruraux

A la lecture de ces statuts on se rend compte que la pratique du wwoofing telle qu'elle est présentée par les membres de l'association ne se limite pas à la seule dimension agricole mais va bien au delà puisqu'elle propose la transmission de savoirs liés à l'éco-construction et plus largement de « faire découvrir des façons de vivre alternatives et écologiquement saines ». Ce sentiment se confirme en parcourant l'annuaire wwoofing dans lesquels les différents hôtes présentent leur démarche. On s'aperçoit en effet que le travail agricole est loin de représenter le seul type d'échanges de savoirs mis en avant. Apparaissent ainsi au fil des pages des propositions de sensibilisations aux médecines douces, aux techniques de relaxation, à la musique, à différentes spiritualités, à différentes pratiques artistiques ... De fait, les hôtes wwoofing ne sont pas à proprement parler tous des agriculteurs. Il s'agit dans beaucoup de cas de personnes possédant simplement un jardin et/ou quelques animaux et engagés dans une démarche pluri-active.

Exemples d'annonces présentes dans l'annuaire wwoof France

Exemple 1 : *Installés au pied des Monts d'A. dans une région vallonnée et boisée, notre exploitation en bio depuis 1996 produit de la viande bovine essentiellement à l'herbe. Nous avons également quelques volailles ainsi que 8 chevaux de selle. Cette année, en plus, nous attendons des heureux événements chez des juments... Militants pour la protection de l'environnement, nous aimons partager nos convictions sur l'agriculture bio, le cheval, les méthodes d'élevage naturel etc.... Nous pouvons accueillir des WWOOFers pour participer à l'entretien des clôtures ainsi que pour le soin aux chevaux. Français, anglais et espagnol parlés*

Exemple 2 : *La maison située sur le coteau sud de la vallée de C. est autosuffisante question*

eau et électricité avec un lac tout près où on peut nager.

Les activités principales sont : jardinage, “bricolage alternatif” et fabrication de fromage artisanal (le lait est acheté). Pas de connaissances spécifiques nécessaires, juste un peu d'enthousiasme.

La cuisine est faite ensemble, toutes les spécificités alimentaires sont prises en considération.

Cette recherche se focalise sur les hôtes (les fermes d'accueil) et non pas sur les individus qui viennent y travailler dans la mesure où le but de ce travail est de s'intéresser à la façon dont des individus développent un projet de vie autre dans un lieu donné. Cette enquête n'a donc pas vocation à rendre compte de toutes les manières de vivre alternatives mais bel et bien de certaines expériences concrètes qui s'insèrent dans une nébuleuse d'initiatives plus larges comme mentionnées en introduction. La population des wwoofer, nomade, si elle renvoie à un certain nombre de thématiques communes aux hôtes, semble en même temps reliée à d'autres plus spécifiques qui dépasseraient le cadre de ce travail

Méthodologie

Ce travail sur les modes de vie alternatifs à partir du réseau wwoofing se base en premier lieu sur une perspective anthropologique et sur les méthodes d'enquêtes inhérentes à cette discipline. Il s'agit donc d'alimenter une réflexion générale sur les modes de vie alternatifs à partir de l'étude qualitative et de longue durée d'un terrain (humain et géographique) particulier et sur sa description ethnographique dense.

Ce pré-requis disciplinaire se trouve en outre justifié par la forme particulière de l'objet d'étude abordé ici, dans la mesure où plus qu'une part spécifique du social, c'est un ensemble d'activités quotidiennes qui est ciblé. C'est le constat que fait Geneviève Pruvost¹ dans son article sur les modes de vie alternatifs lorsqu'elle déclare que « l'entrée par le partage d'un même territoire et par la mise en œuvre d'un certain nombre de pratiques quotidiennes, plutôt que par la seule appartenance à un même groupe politique, associatif ou résidentiel, nous est apparue comme la plus pertinente pour saisir la variété des niveaux d'engagement ».

L'enquête ethnographique elle-même se base avant tout sur la méthode de l'observation participante de longue durée. Je me suis ainsi inscrit au réseau wwoofing France et je suis allé travailler chez des hôtes aux alentours du village de M., en Ariège, durant plusieurs semaines. Je me suis focalisé sur quatre foyers ou lieux de vie dans lesquels j'ai effectué plusieurs séjours (entre deux semaines et deux mois) et où je suis ensuite revenu régulièrement pour un weekend ou pour quelques jours. Une des spécificités de ce terrain est en effet d'être proche géographiquement de mon lieu de résidence ce qui m'a permis de m'y rendre ponctuellement tout au long de l'année et de faire régulièrement le trajet entre Toulouse et l'Ariège. Une partie de cette enquête est toutefois conditionnée par l'activité agricole et le fait que c'est principalement l'été que les hôtes ont besoin de wwoofers. De plus, durant une partie de l'hiver, certains hôtes sont quasi inaccessibles du fait de la neige, de sorte qu'une grande partie de cette enquête s'est déroulée durant les mois de printemps et d'été.

L'autre spécificité de cette enquête ethnographique qu'il faut mentionner réside dans la manière dont le contact a été établi avec mes enquêtés. En adhérant au réseau wwoofing j'ai en effet eu accès aux annonces de toutes les fermes du réseau et c'est à partir de ces annonces que j'ai rencontré mes premiers enquêtés. L'ethnographie commence dès lors par ces textes qui, si ils sont

¹PRUVOST G., 2013, « L'alternative écologique. Vivre et travailler autrement », *Terrain*, n°60, pp. 36-55.

brefs, disent déjà quelque chose de la façon dont les individus se représentent leur manière de vivre. De fait, le choix du premier hôte contacté contenait une part de subjectivité et une dimension quelque peu arbitraire. J'ai finalement opté pour une ferme qui se situe géographiquement au cœur du réseau et du territoire que j'avais ciblé. Par la suite, l'enquête s'est un peu construite de manière double. Si la rencontre avec les acteurs du terrain s'est beaucoup faite par « tache d'huile », chaque enquêté me renvoyant à d'autres aux alentours jusqu'à ce que les contacts finissent par se recouper, je suis toujours rentré en contact avec les fermes par le biais du wwoofing en me présentant comme wwoofier mais en spécifiant que j'effectuais une thèse d'anthropologie basée sur le wwoofing.

Outre une recherche bibliographique approfondie, cette enquête se compose aussi d'une série d'entretiens semi-directifs avec des acteurs locaux identifiés comme faisant partie du « monde social » de ces alternatifs. J'entends par là des individus, ou plus exactement des organismes, ayant une interaction directe ou indirecte avec ces alternatifs. Il me semble en effet pertinent de s'interroger sur la manière dont sont perçus ou représentés ces alternatifs par un certain nombre d'autres acteurs et en quoi cela influence leurs propres représentations. On peut évoquer notamment des élus locaux, des membres du PNR sur lequel est situé la commune de M. ou encore différents acteurs du monde agricole.

Enfin ce travail d'enquête a été complété par au moins deux autres ethnographies pour le moment, l'une du marché de saint giron lorsque j'ai accompagné un de mes enquêtés qui y vendait des légumes et l'autre lors d'un week-end d'assemblée générale de l'association wwoofing France en présence des membres du bureau de l'association et de plusieurs membres.

Choix du terrain/ choix de l'Ariège

Mon choix de terrain pour mon enquête s'est donc porté sur le département de l'Ariège qui a attiré mon attention en premier lieu par l'importance du nombre de fermes adhérentes que l'on y recense. Y sont ainsi répertoriées en 2015 pas moins de cinquante exploitations participantes contre par exemple seulement seize dans un département limitrophe comme celui de la Haute-Garonne, ce qui en fait le premier département de France en terme de développement du réseau wwoofing. Je me suis plus spécifiquement focalisé sur la partie la plus dense du réseau qui correspond, géographiquement parlant, à une partie du Couserans et aux vallées adjacentes au village de M..

Le choix de ce territoire m'a semblé en outre particulièrement pertinent de par sa spécificité socio-historique. Il s'avère en effet que M. fut un des lieux privilégié de ce que l'on a par la suite dénommé l'émigration utopique des années 1970. Ce terrain m'a donc semblé pouvoir agir en quelque sorte comme un éventuel miroir grossissant de phénomènes par ailleurs présents dans d'autres territoires mais peut être à moindre échelle.

Un des éléments spécifique de ce terrain que je n'avais pas vraiment soupçonné au moment de mon choix provient de son caractère disons « médiatique ». Proche de Toulouse, M. est en effet connu de beaucoup de Toulousains comme « le village des hippies ». Cette image s'accompagne d'un espèce de halo de fantasmes issus de faits plus ou moins vérifiés. L'idée communément répandue veut que cette zone ait un caractère à part et soit le lieu de pratiques alternatives voire déviantes associées aux « hippies » et notamment la présence massive de drogue en tous genres. Cette image singulière se retrouve d'ailleurs dans la presse locale où le nom de M. est souvent associé à différents faits divers plus ou moins exotiques/atypiques. Tous ces éléments contribuent ainsi à la construction d'une image spécifique de ce lieu et de ces habitants qui jouent à mon sens un certain rôle dans la construction d'une image alternative, dans la manière dont les personnes habitant cette zone construisent une image d'eux-mêmes, se représentent eux mêmes dans la mesure où ils sont souvent amenés à se positionner vis-à-vis de ce discours récurrent sur le caractère atypique de M..

Cette dimension quelque peu médiatique ou en tout cas particulière s'est vu renforcée à mon

sens par la parution en 2011 et 2014 de deux ouvrages, *Mon enfance sauvage*¹ et *Terre courage*² écrits par une enfant de néo-ruraux arrivés dans les années 1970 à M.. L'auteure y raconte son enfance hors systèmes et plus généralement l'installation de tous ces nouveaux arrivants et les difficultés rencontrées.

La publication de ces ouvrages a donné lieu à la parution de plusieurs reportages journalistiques sur M., notamment de la part des radios France Inter et France Culture. Cet aspect médiatique s'est notamment ressenti lors d'un des mes séjours dans une des fermes puisque je suis arrivé au lendemain du passage d'une équipe de reporters, passage qui alimentait encore toutes les conversations au moment de ma venue. Là encore cet aspect médiatique n'est pas anodin pour mon enquête dans la mesure où il contribue au développement d'une réflexion et d'un discours sur soi de la part des personnes sollicitées par les journalistes et même plus généralement de la part de l'ensemble des personnes présentes sur le terrain. Il existe donc avant l'arrivée du chercheur un type de discours réflexif chez les enquêtés et il faut donc prendre en compte cette dimension dans le discours de certains de mes interlocuteurs.

¹LONGA D-M, 2011, *Mon enfance sauvage*, Paris, Glénat.

²LONGA D-M, 2013, *Terre courage*, Paris, Glénat.

Problématique

A première vue, on serait tenté de rapprocher ces modes de vie alternatifs du mouvement des néo-ruraux apparu en France dans le milieu des années 1970 et dont plusieurs travaux de sociologie ont rendu compte, le plus célèbre restant sans doute celui de Bernard Hervieu et de Danièle Hervieu-Léger¹. Ces derniers répertorient trois phases dans le mouvement néo-rural originel : le retour au désert (faire contre-société), le retour à la nature (retrouver un rapport direct à la nature) et le retour au village (retrouver une forme de sociabilité villageoise perçue comme plus authentique). Si la démarche des alternatifs actuels renvoie bien en partie à la même logique, notamment pour les deux premiers aspects, elle s'en distingue pourtant d'au moins trois manières. D'une part du fait du contexte idéologique complètement différent entre les deux époques. L'installation des premiers néo-ruraux est avant tout marquée du sceau de l'après mai 68 et de son imaginaire de changement sociétal. De fait, le projet de vie des individus concernés ici est sensiblement différent dans le fond comme dans la forme, surtout par rapport aux tout premiers néo-ruraux qui recherchaient une réelle autarcie par rapport à la société. Les alternatifs actuels cherchent plus a priori à aménager des espaces de liberté au sein de la société que rompre avec elle. Autonomie se distingue donc de ce point de vue d'autarcie. Surtout, ce qui semble être (consciemment ou non) les deux sources idéologiques de ces modes de vie alternatifs, à savoir l'écologie radicale et l'agriculture biologique, sont aujourd'hui marquées par un mouvement institutionnalisation qui tend à désamorcer leur caractère subversif et par la même les pratiques qui s'en inspirent. Enfin, le milieu rural autrefois objet de rejet, a connu de profondes mutations depuis les années 1980 pour devenir aujourd'hui une zone attractive soumise à différents enjeux parfois antagonistes entre fonctions économiques et récréatives du rural.

Cette comparaison avec les premiers néo-ruraux nous permet donc d'insister sur les principales différences entre les deux phénomènes malgré leur grande similarité apparente. De ce fait, il semble peu pertinent de dénommer ces nouveaux alternatifs « néo-ruraux » tant ce terme renvoie à un contexte particulier. D'autant qu'un certain nombre de personnes rencontrées ne sont pas néo-rurales au sens strict puisqu'elles sont nées et ont grandi dans la zone où elles développent leur projet. Il s'avère difficile de qualifier précisément a priori les personnes auxquelles ce travail de

¹HERVIEU-LEGER D., HERVIEU B., 2005, *Le retour à la nature. Au fond de la forêt...L'Etat*, précédé de *Les néoruraux- 30 ans après*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube.

recherche nous confronte.

Si ces individus semblent emprunter un certain nombre de caractéristiques à la catégorie sociale des petits agriculteurs biologiques ils s'en distinguent malgré tout à plus d'un titre. Le premier et le plus important étant sans doute que l'agriculture apparaît bien souvent comme un moyen plus qu'une fin et quelle prend le plus souvent place au sein d'un schéma de pluri-activité. Si le terme de petits agriculteurs biologiques ne nous semble donc pas convenir, celui de décroissant, qui connaît une certaine popularité en ce moment, semble quant à lui trop connoté idéologiquement et risque en outre de masquer la diversité des cas de figure étudiés. C'est pourquoi nous nous bornerons pour l'instant à n'utiliser que le terme d'alternatifs même si là encore il paraît important de préciser que ce travail laisse de côté, aux vues des premières rencontres de terrain, un certain nombre d'autres types d'alternatifs (notamment les saisonniers mobiles vivant en camion mais aussi les groupes où le religieux est plus mis en avant). Ce travail n'a donc pas prétention à parler de tous les alternatifs et toutes les formes d'alternatives mais bien d'un certain type d'entre eux. Pour le moment, contentons nous de dire à propos des enquêtés qu'il s'agit majoritairement de couples, d'âge compris entre 30 et 60 ans, issus de classe moyenne inférieure, qui ne sont généralement pas originaires du milieu rural dans lequel ils vivent et qui développent un projet de pluri-activité centré autour d'une petite exploitation d'agriculture biologique.

Dans son travail sur les modes de vie alternatifs, Geneviève Pruvost définit ceux-ci en préambule et de façon quelque peu idéal-typique comme des personnes ayant « une alimentation biologique, un habitat partiellement ou totalement écoconstruit, une défense de l'ancrage local et des circuits courts de distribution ... et des pratiques d'éducation et de médecines alternatives »¹. Si ce portrait est un idéal-type et qu'il ne correspond de toute façon pas tout à fait aux types d'acteurs concernés par ce travail, il nous dessine tout de même les premiers contours de ce peuvent être des personnes qui cherchent à vivre de manière alternative.

Mais au delà de ces problèmes de dénominations, la comparaison avec les premiers néo-ruraux permet déjà de pointer du doigt deux difficultés inhérentes à la recherche d'une manière de vivre alternative : le déclin apparent des ressources intellectuelles et symboliques permettant de penser une autre manière de vivre et l'intensification des tensions entre différents acteurs du monde rural aux intérêts souvent antagonistes. A ces deux obstacles s'en ajoutent un certain nombre d'autres que l'on peut regrouper autour de trois grands pôles : les contraintes législatives, le rapport ambiguë

¹PRUVOST G., 2013, « L'alternative écologique. Vivre et travailler autrement », *Terrain*, n°60, pp. 36-55.

au monde marchand et enfin le stigmate social, lié au statut plus ou moins avéré de « marginal », qu'engendre la mise en place d'un certain nombre de pratiques alternatives.

Se pose dès lors la question de la possibilité effective de mener à bien de manière pérenne ce type de projet de vie. Ces obstacles génèrent a priori des tensions et la nécessité de négociations au quotidien afin de trouver un compromis entre la dimension utopique initiale de ces projets et leur développement concret, entre utopie et pragmatisme. Ou, pour le dire autrement, entre recherche d'autonomie et maintien dans la vie sociale. Or si les contraintes apparaissent nombreuses, un certain nombre des membres du réseau wwoofing semble pourtant développer son projet depuis plusieurs années voire plusieurs décennies. La question est donc de savoir comment ils parviennent, malgré toutes les difficultés, à mener à bien leur projet de vie et ce qu'ils conservent réellement de leurs ambitions initiales. Autrement dit, qu'est ce qui constitue réellement un mode de vie alternatif au delà des discours officiels ? Quels savoirs (discours, pratiques, représentations) sont vraiment mis œuvre pour gérer cette tension évoquée plus haut?

Extraits de données ethnographiques

Ferme 1

J'ai effectué mon premier terrain dans la ferme 1, une petite ferme d'agriculture biologique de moyenne montagne (900m d'altitude) dans le hameau de B., au dessus du village de M., en plein cœur de l'Ariège.

L'annonce de l'annuaire wwoof: *Nous sommes une famille avec deux enfants (12 et 6 ans) qui développons une activité de paysannerie très diversifiée, sur une ferme de 10 Ha en bio dans la vallée de M. au coeur des Pyrénées ariégeoises. Nous vous proposons de venir partager notre quotidien à la ferme dans une ambiance conviviale : entretiens des vergers, cueillette et transformation de fruits en confiture et sirop, jardin familial ainsi que les soins de nos bêtes : brebis, vaches, ânes, lapins, poules... Français, anglais (notions), espagnol (notions) et italien parlés.*

J'ai choisi ce lieu comme premier terrain parce qu'il est situé au cœur du réseau wwoofing de ce département, c'est à dire dans la zone où l'on compte la plus grande densité de fermes adhérentes. La ferme dans laquelle j'ai travaillé est une petite exploitation (environ 6/7 ha) de polyculture-élevage dans laquelle vivent Isabelle (32 ans), Eric, son compagnon depuis deux ans (34 ans), André son père (57ans), ainsi que deux semaines par mois, Charline et Lucie, ses deux filles issues d'une précédente relation.

Isabelle a grandi à M. puisque ses parents, néo-ruraux, y sont arrivés à la fin des années 1960 pour s'y installer. Elle a quitté sa famille à l'âge de seize ans pour « vivre en ville » puis est revenue s'installer à proximité de la ferme où vit son père éleveur de brebis, désormais séparé de sa femme. Horticultrice de formation, elle cultive depuis quelques années des fleurs exotiques, les « roses du désert » ainsi que des fruits rouges vendus tels quels ou transformés en confiture ou sirops. Elle souhaitait amplifier sa production dans ce domaine mais sa séparation avec son conjoint l'a amenée à modifier son projet. Elle a alors choisi il y a deux ans de succéder à son père, proche de la retraite, comme éleveuse de brebis (label AB), et de se former à ce nouveau métier de manière empirique avec l'aide de son père, tout en continuant de cultiver fruits rouges et roses du déserts. Elle a en outre décidé d'agrandir le troupeau et d'en doubler la taille, passant en deux ans de soixante à cent trente brebis.

Eric a lui un parcours quelque peu différent, puisque si sa famille est bien originaire de M.

depuis plusieurs générations d'agriculteurs, ses parents ont eux déménagé à F. avant sa naissance de sorte qu'il a vécu là-bas jusqu'à ses dix-huit ans. Il revient s'installer en Ariège il y a quinze ans à l'issue de sa formation de paysagiste, métier qu'il exerce dès lors durant sept ans. Il décide ensuite de stopper cette activité qui ne consiste alors plus qu'à du débroussaillage, ce qui lui paraît complètement monotone. Il arrête la location de la maison qu'il occupait et achète un petit bout de terrain plus haut dans la montagne (1000m) dans la vallée adjacente à M. et y construit lui-même une « cabane » de vingt mètres carrés, illégale, puisque bâtie sur un terrain non constructible. Sans activité et avec le seul RSA comme source de revenu, il commence à cultiver un jardin pour tenter d'être le plus auto-suffisant possible. Depuis trois ans il a décidé d'essayer d'augmenter sa surface de production et de vendre une partie de celle-ci en installant des serres sur le terrain de sa grand mère à M.. Il a en outre aménagé, depuis sa rencontre avec Isabelle, dans la maison que celle-ci loue à un kilomètre de la ferme de son père André. Il a décidé de reprendre le paysagisme avec son ancien employeur quelques heures par semaine afin « d'arrondir ses fins de mois ». En plus de ces deux activités, Isabelle et Eric élèvent des poules, canards, brebis, vaches rustiques, lapins, principalement destinés à l'auto-consommation et possèdent quatre ânes et huit chiens (cinq chiens de bergers, deux Patous et une chienne de compagnie pour Eric).

J'ai effectué deux séjours dans cette ferme, un premier de quatre semaines et un second de trois semaines et demies durant l'été. La méthode que j'ai privilégiée était l'observation participante en travaillant dans la ferme plusieurs heures par jour selon les principes du wwoofing. Cela m'a semblé être la meilleure manière de récolter des informations dans la mesure où mes deux interlocuteurs étaient occupés du soir au matin par le travail incessant de la ferme en semaine comme le weekend . Il faut préciser qu'ils se trouvent à un moment charnière puisqu'ils ont décidé d'associer leurs deux activités (en pratique sinon officiellement) et surtout de s'agrandir en doublant la surface de maraîchage comme la taille du troupeau. Leurs terrains étant morcelés et pour la plupart séparés par plusieurs kilomètres, ils passent une grande partie de leurs journées à effectuer des allers retours entre leurs différents lieux d'activité.

Le fait de rester un long moment m'a permis de non seulement mieux connaître mes deux hôtes mais aussi plus généralement la vie à M., Eric et Isabelle étant particulièrement bien intégrés à la vie locale. Ils sont ainsi devenus en quelque sorte mes « informateurs privilégiés » du fait de leur grande connaissance de la vie de la vallée et de leur propension à en parler librement et longuement à chaque fois que le sujet était abordé. Effectuant mon terrain durant la période estivale j'ai en outre pu participer à divers événements propres à cette période comme les marchés nocturnes, les fêtes du

village ou le grand vide grenier de l'été durant lequel Isabelle a cuit deux agneaux à la broche puis proposé des barquettes à la vente. Ces différents événements auxquels j'étais pleinement associé en tant que wwoofer m'ont donc permis d'en apprendre davantage sur le contexte social propre à M. autant que sur mes hôtes. J'ai pu rencontrer des amis, voisins, d'autres agriculteurs, des wwoofers de passage et même un ancien wwoofer désormais installé dans la vallée.

Ferme 2

Mon deuxième terrain s'est déroulé dans le petit hameau d'E. sur les hauteurs de M., à quelques kilomètres du village, dans la ferme d'un autre couple, Ludovic et Anna.

L'annonce de l'annuaire wwoof : *Nous sommes une famille anglais/français qui vit à 1 000 mètres d'altitude dans les Pyrénées Ariégeoises. Nous avons un grand potager, une ruine en pierre, deux chevaux, deux ânes et deux petits enfants (5 et 3 ans). Il faut marcher du parking jusqu'à la maison où les commodités sont limitées. Nous vivons de notre production maraîchère : nous vendons au marché de St Giron et aux magasins de M.. Les ânes nous aident beaucoup pour porter du parking à la maison. Nous sommes souvent occupés avec les enfants donc toutes formes de participation et d'enthousiasme seront les bienvenues. Nous sommes à la montagne, il est nécessaire d'être en bonne condition physique ! Français et anglais parlés.*

J'avais entendu parlé d'E. lors de mon précédent terrain parce que ce lieu avait été le « point de chute » des premiers néo-ruraux arrivés dans la vallée lors des années 1970 (et notamment des parents de Isabelle pendant un temps). Cette arrivée « massive » dans ce hameau en particulier s'expliquait m'avait on dit par la présence d'un vieux paysan, le vieux Louis, mort en 2004, qui avait favorisé l'installation des nouveaux venus en prêtant des terres et en louant des maisons. Ce vieux Louis était un ancien contrebandier, impliqué dans de multiples petits trafics et faisait donc figure de marginal dans la société villageoise de M. avant l'arrivée des premiers néo-ruraux, ce qui expliquerait d'après mes interlocuteurs qu'il fut plus réceptif à l'arrivée de ces derniers que le reste des habitants. E. conserve l'image aujourd'hui d'un endroit à part même à M., parce que sur les hauteurs et donc difficilement accessible et parce qu'a priori habité par des individus un peu sauvages ou un peu fous.

J'avais appelé Ludovic et Anna une première fois simplement dans l'idée de prendre contact et sans forcément avoir l'intention de m'y rendre en wwoofing. Mais ayant eu un bon contact téléphonique avec Ludovic j'en suis finalement venu à m'y rendre rapidement quelques semaines après, encore une fois comme wwoofer.

En y allant je compris pourquoi E. était un endroit considéré comme à part, au moins géographiquement, tant le fait de s'y rendre relève vite du périple, notamment la première fois, lors de laquelle je n'ai pas manqué de me perdre malgré les explications relativement claires de Ludovic. Pour s'y rendre donc, il faut emprunter une première route depuis M., puis une deuxième, puis suivre une longue piste cabossée et après plusieurs embranchements sans indications terminer l'ascension à pied. Sur la dernière partie du chemin, des carcasses de voitures et différents appareils électro-ménagers abandonnés contribuent à donner au lieu une ambiance un peu « hors du monde ». Après un dernier lacet on parvient finalement à la Ferme 2, le lieu de vie des mes hôtes.

Le vieux bâtiment est une vieille bergerie dont Ludovic et Anna n'occupent qu'une petite partie et dont l'essentiel est constitué d'une sorte d'étable dans laquelle sont abrités deux chevaux. Le couple occupe seulement un deux pièces sur le côté du bâtiment avec leurs enfants. Au rez de chaussée la cuisine et lieu de vie principal, à l'étage une chambre dans laquelle dort toute la famille.. À coté de celle-ci un vieux chêne sous lequel est posée une caravane, lieu d'accueil des wwoofers. Autour de la maison, un terrain relativement pentu sur lequel sont ouvertes une série de parcelles et une serre pour un total de 1500 mètres carrés.

Ludovic occupe une activité de maraîcher sous le statut de cotisant solidaire et ne perçoit aucun type d'aides sociales ou agricoles. Sa production n'est pas labellisée et il n'utilise pas de technique agricole spécifique mais il définit lui-même sa démarche comme de l'agroécologie dans la mesure où il tente de cultiver ses légumes de la manière la plus écologique possible. Il vend sa production d'une part à la biocoop de M. et d'autre part le samedi matin au marché de Saint-Girons. Anna l'aide à travailler les parcelles mais elle ne participe pas en revanche à la vente des légumes. D'origine irlandaise, elle travaille en parallèle comme traductrice sur des textes que des clients lui envoient par mails. Le couple possède en outre quelques poules qui déambulent en semi liberté autour de la maison.

Originaire de Montauban et arboriculteur de formation, Ludovic s'est installé à E. au milieu des années 1990 après avoir occupé tout un tas de petits emplois dans le sud-ouest de la France. Il justifie son choix par une lassitude de la vie en ville et une envie de vivre dans la montagne, proche de la nature. Il a rencontré Anna via le wwoofing il y a environ dix ans. Le style de vie est clairement plus rustique que lors de mon précédent terrain : pas d'eau chaude courante, une douche alimentée par un réchaud à bois que l'on active deux fois par semaine et des toilettes sèches à l'arrière de la bâtisse. La famille vit avec peu d'argent dans la mesure où ils consomment peu et se nourrissent en grande partie avec les légumes qu'ils cultivent.

Le couple justifie la plupart de ses choix par le pragmatisme. Ayant peu de rentrée d'argent ils s'adaptent en consommant peu. De même l'installation à E. est selon eux due aux prix des terrains, beaucoup moins chers qu'ailleurs, plus qu'à une volonté d'isolement ou d'autonomie. Si ils sont isolés géographiquement ils sont toutefois en contact quotidien avec la vallée puisqu'ils descendent tous les jours pour amener les enfants à l'école et pour vendre des légumes.

Ferme 3

Mon troisième terrain a pris place dans une ferme communautaire, la Ferme 3, dont j'avais eu l'occasion d'entendre parler à plusieurs reprises lors de mes allées et venues dans les alentours de M.

L'annonce de l'annuaire wwoof: *Ferme à tendance communautaire de plus de 30 Ha au pied des Pyrénées (à partir de 1 000 m d'altitude). Depuis 30 ans, nous pratiquons sans user de machines le maraîchage, l'élevage de chèvres (environ 60), la traction et le débardage à cheval, la fauche du foin, la cueillette de plantes aromatiques et médicinales... Nous tâchons de vivre de nos productions et des ressources locales, dans un mode de vie simple et rustique mais loin d'être austère. Activité secondaire d'artisanat du fer et autre. Nous accueillons faucheurs, bergers, même novices toute l'année, sauf en cas de neige importante. Accueil ponctuel de jeunes en "difficulté". Nous habitons un lieu sauvage à 20 mn à pied de la route. Venez donc jouer de la musique avec nous! Merci de nous contacter entre 20 et 21h.*

Un wwoofer que j'avais rencontré lors de mes premiers jours dans la Ferme 1 m'avait expliqué avoir fait du wwoofing dans plusieurs fermes aux alentours, je m'étais donc empressé de l'interroger sur celles-ci. A propos de la Ferme 3 il m'avait déclaré que leur mode de vie lui avait paru vraiment extrême et qu'il n'avait pas souhaité rester plus de quinze jours. Il m'avait expliqué qu'ils n'avaient ni électricité ni eau courante, que toutes les femmes et les enfants étaient partis et que l'on ne faisait que travailler alors que les conditions de logement étaient minimalistes. Il est vite apparu que ce wwoofer était loin d'être le seul à connaître cette communauté qui bénéficiait d'une certaine notoriété dans les parages et que chacun avait un avis sur le caractère extrême de cette communauté. A ce tableau peu engageant sont ainsi par la suite venues se greffer tout un tas d'autres histoires, anecdotes et avis divers sur cette communauté et leurs conditions de vie. J'ai donc décidé de m'y rendre, non sans une certaine appréhension, pour découvrir de quoi il retournait exactement. J'étais en outre curieux de savoir comment des personnes qui n'avaient « ni eau courante, ni électricité » pouvaient laisser un numéro de téléphone dans leur annonce wwoofing. Je pris donc

contact avec eux et on me proposa de m'y rendre dans la foulée dans la mesure où l'on avait « toujours besoin d'aide » là bas me dit on.

La ferme ou hameau occupe le sommet d'une colline à quelques 1200 mètres d'altitudes. On ne peut y parvenir qu'en suivant un petit sentier qui arrive au pied du hameau. A l'angle des premières bâtisses, de petites marches en pierre puis un sentier de quelques mètres permettent d'atteindre l'espace central du hameau. C'est une grande terrasse accolée à un bâtiment (la maison commune) à laquelle est apposé un auvent qui abrite une énorme cheminée encadrée de troncs d'arbres massifs. La topographie en « escalier » du lieu ne permet pas vraiment de se rendre compte de sa superficie. Ce n'est qu'en suivant les différents sentiers que se dévoilent les différents « îlots » qui composent le lieu. Il y a tout d'abord les nombreux jardins de plusieurs mètres carrés chacun, il y a ensuite les différents bâtiments : la maison commune, la maison de marc, la cabane de Nicolas, la forge, chèvrière, la grange, le tipi.

Je suis accueilli par marc, le patriarche qui dirige la communauté. C'est un ancien charpentier allemand de 60 ans environ qui est venu s'installer avec femme et enfants et plusieurs autres familles dans les années 80 à M.. Ils ont occupé cet ancien hameau alors recouvert par la forêt et l'ont réhabilité progressivement. marc reste aujourd'hui le seul témoin de cette époque révolue. Il est séparé de sa femme et en froid avec ces enfants. Les autres sont repartis soit en Allemagne soit dans les vallées alentours. Après cette vague de départs au début des années 2000 le projet à failli s'arrêter et n'a pu perdurer que grâce à l'arrivée d'un nouveau membre durable, Nicolas toujours présent aujourd'hui. Après quelques hivers qu'ils qualifient eux mêmes de « difficile », les dernières années ont vu arriver une nouvelle de personnes, plus jeunes, attirées par la vie en communauté. Au moment de ma venue, celle ci compte dix membres « fixes » : six hommes et quatre femmes. Hormis Marc et Nicolas, la moyenne d'âge se situe aux alentours de vingt ans et l'ancienneté entre six mois et deux ans. La plupart, allemands et français, sont d'abord venus en wwoofing à la recherche d'une autre manière de vivre et ont décidé de rester au moins pour un temps. Ces nouveaux venus n'envisagent pas de « redescendre » et de retrouver « Babylone » dans l'immédiat comme ils me l'expliquent à plusieurs reprises.

Cette dissymétrie d'âge et d'expérience se retrouve au quotidien dans la manière de gérer le travail. Les journées dans la communauté suivent globalement le même schéma. Chaque matin, tout le monde se retrouve sur la terrasse centrale pour répartir les tâches de la journée. Le réveil se fait me dit-on les premiers jours selon le desiderata de chacun mais je comprends vite que, en cette saison estivale, tout le monde se retrouve aux environs de sept heure.

Du fait de son expérience et de sa connaissance de « ce qu'il y a à faire en priorité » marc se retrouve le plus souvent en position de dicter l'organisation. Tout le monde se disperse alors pour vaquer à ses occupations jusqu'au moment du petit déjeuner, vers dix ou onze heure, qu'une des personnes est restée préparer. Il se compose invariablement de Chapati (du pain indien) de fromage de chèvre, d'une sorte de fromage blanc et de confitures. Après cette pause le travail reprend pour quelques heures puis une nouvelle pause repas avant de finir de travailler souvent jusqu'à la tombée de la nuit. A la Ferme 3 il n'y a aucune machine et tout le travail s'effectue sans outil mécanique. Il n'y pas non plus d'électricité même si la communauté à un panneau solaire associé à une batterie qui permet de charger un téléphone portable et d'éclairer une pièce la nuit venue. Il n'y pas non plus d'eau courante, mais une source d'eau qui coule dans un lavoir sur le coté de la maison de marc. On y prélève l'eau pour la cuisine, on y boit, on y lave la vaisselle voire le linge et on y conserve des bouteilles au frais. Pour se laver, il faut se rendre au torrent qui coule en au pied de la colline.

Ferme 4

Enfin, mon quatrième et dernier terrain m'a été directement conseillé par Isabelle : « tu devrais aller voir François à M., lui il vit vraiment de la manière qui t'intéresse ».

L'annonce dans l'annuaire wwoof : Venez partager un bout de vie à la montagne dans une petite ferme vivrière à 800 m d'altitude, dans les Pyrénées ariégeoises. Vous participerez aux activités qui font mon quotidien depuis douze ans : bien sûr, le jardinage biologique, en accord avec la nature, la lune et les étoiles (très grands jardins pour l'autonomie), Les soins aux animaux (quelques chèvres, deux vaches, poules), Les cueillettes de plantes sauvages (pour tisanes, confitures), Le fauchage du foin à la faux, La réfection de murets en pierres sèches, La coupe du bois et son rangement (pour le chauffage, la cuisine. La cuisine à partager (pain cuit au four à bois, conserves), la vannerie, l'artisanat en bois, musique. Français, anglais et espagnol parlés.

La Ferme 4 est un autre petit hameau cette fois rattaché au village de Le port qui jouxte M.. Isabelle me décrit François comme quelqu'un de très intéressant car vivant complètement en accord avec ses idées et en quasi-autonomie. Je prends donc contact avec lui et m'y rend au début de l'été 2014 encore une fois pour quelques semaines. Le hameau, constitué de cinq maisons dont trois habitées se trouve sur un versant très incliné en bord de route. Il ne faut que quelques minutes pour ce rendre chez marc depuis la route mais le chemin est tellement raide que c'est le souffle court que

l'on en vient à toquer à sa porte. marc habite un ancien corps de ferme composé de plusieurs bâtiments au pied d'une forêt qui occupe le reste du versant.

Son lieu de vie se décompose en fait en une multitude de petits espaces reliés entre eux par de petits sentiers. marc s'est en effet efforcé de transformer son terrain pour y cultiver des jardins en terrasses. Les alentours de sa vieille maison en pierre sont ainsi constellés d'une kyrielle de petites parcelles de quelques mètres carrés. Chaque terrasse est entourée d'un petit muret de pierre sèche (qu'il a construit-lui même) et abrite une plantation spécifique. marc me déclare cultiver « une quinzaine de légumes environ », uniquement pour sa consommation personnelle. Autour de quelques invariants, les espèces et les variétés évoluent au grès des envies et des expérimentations du jardinier. Il élève en outre des poules et possède trois chèvres et deux vaches.

Il m'apparaît comme un expérimentateur et un insatiable développeur : il continue d'ouvrir encore de nouvelles terrasses pour de nouveaux légumes, il essaye toujours de nouvelles variétés, tente différentes expériences, des nouveaux projets à plus ou moins long terme. Lors de mon passage le chantier principal était la construction d'une sorte de frigo naturel, une petite construction en pierre sèche traversée par un filet d'eau.

François m'explique qu'il occupe cette ferme depuis maintenant douze ans et me décrit son parcours. Après des études de biologies il se rend compte que malgré son grand intérêt pour la nature ce n'est pas la recherche qui l'attire et surtout qu'il souhaite vivre sans contraintes et de manière plus autonome. C'est donc cette double recherche, autonomie d'abord et proximité avec la nature ensuite qui le pousse en premier lieu à rechercher un lieu de vie à la campagne. Il travaille quelques années comme peintre pour accumuler un peu d'argent avant de commencer à prospecter afin de trouver un terrain à un prix accessible. Après avoir cherché dans les Alpes et le Massif Central il se tourne vers les Pyrénées escomptant des prix moins élevés. Arrivé à Saint-Girons, il y rencontre des personnes qui lui parlent de M. et c'est finalement là qu'il trouve ou s'installe. Il a par deux fois été en couple mais les conditions de vie jugées trop extrêmes ont eu raison de ces deux relations me dit-il. Il prête aujourd'hui une parcelle de terrain, dans la forêt, à un jeune couple qui souhaitait s'installer dans la région et qui est en train de se construire une cabane. marc est d'ailleurs toujours en recherche d'autres personnes qui voudraient s'installer à Mouréou pour faire revivre le hameau et partager une part du travail.

Il ne vend aucune partie de sa production qui ne lui sert donc qu'à son auto-subsistance. Sa seule rentrée de revenus provient de la vente ponctuelle de quelques objets d'arts (peinture et

sculptures de sa création) et du RSA qu'il perçoit depuis peu. Il vit donc avec très peu d'argent et limite aux maximums ses dépenses, n'a pas de voiture et se déplace en stop. Il m'explique que le RSA lui permet d'acheter le fourrage qui lui manque pour les bêtes et même d'économiser pour éventuellement acheter plus de terrain. Il lui sert aussi à acheter quelques produits alimentaires qu'il ne peut produire directement.

En ce qui concerne l'eau et l'électricité, il capte l'eau d'une source et est relié au réseau EDF mais consomme très peu puisque à part la lumière, un poste radio et une machine à laver il n'a aucun appareil électrique. Si une salle de bain est en projet, il se contente pour le moment de se laver dans le torrent en bas. Il m'explique d'ailleurs, un sourire doux-amer aux lèvres, que chaque évolution (électricité, douche ...) s'est faite pour satisfaire les femmes avec qui il vivait à différents moments mais que cela n'a jamais suffi à les retenir. Lui s'est longtemps satisfait de vivre sans électricité m'expliquant aimer vivre au rythme de la nature. Il n'utilise en outre aucune machine fonctionnant au pétrole pour le travail de la ferme. « Question de respect » me dit-il pour lui comme pour la nature. Il m'explique qu'il n'aime ni le bruit ni l'odeur d'essence associé à ces machines. Pour cultiver les jardins, il n'emploie pas de technique agronomique spécifique mais respecte les grands principes de l'agriculture biologique. Il n'emploie pas d'engrais chimiques ou de pesticides. Mais les techniques employées ne sont pas figées. En témoigne une parcelle dans la forêt, un jardin récemment ouvert, séparé des autres, où sont cultivées des patates pour la première fois selon les principes de la permaculture et qui servent de test.

Enfin, si François vit seul, il n'en est pas pour autant solitaire. Il reçoit régulièrement de la visite : pour une visite de courtoisie, pour l'aider ponctuellement dans ses travaux(pour faucher le foin par exemple), pour jouer de la musique avec lui ... Un mercredi sur deux a aussi lieu une « soirée pizza » autour du four à pain qu'il possède avec des voisins et amis. Il lui arrive aussi fréquemment de « descendre » pour des achats, pour des répétitions avec son groupe, pour vendre des toiles ...

Partie analyse

Pour conclure cette présentation, je vais tenter d'esquisser quelques pistes d'analyse à propos des personnes et des manières de vivre auxquelles j'ai été confronté.

La première remarque que l'on peut faire vis à vis de ces ethnographies est que les modes de vie approchés ne renvoient pas à un modèle uniforme mais correspondent davantage à un spectre de pratiques. Il existe à mon sens entre les deux pôles de ce spectre de pratiques une sorte de continuum et il s'agit donc, entre les cas observés, davantage d'une différence de degrés que de nature. A une extrémité du spectre on trouve le couple de Isabelle et Eric qui se rapproche le plus de la figure du petit agriculteur biologique « classique » et représente le mode de vie le moins alternatif (ou le plus « conventionnel »). A l'autre extrémité, la Ferme 3, dont la démarche apparaît proche de la décroissance, représente le plus la « rupture » avec la norme. Il me semble que cet éventail de pratiques est relié, au delà de son hétérogénéité apparente, par un certain nombre de grands motifs communs. Ces différentes démarches contiennent chacune à leur façon cette tension entre norme et marge, entre rupture et continuité avec le reste du corps social. Tous tendent ainsi vers une sorte d'autonomie, prise ici au sens de Castoriadis¹, c'est à dire la recherche d'une façon de vivre selon « ses propres lois ». Cette autonomie est toujours relative, toujours en construction et ne renvoie pas nécessairement aux mêmes éléments mais elle est bel et bien toujours présente. Elle se décline toutefois en quelques grandes caractéristiques, communes aux différents exemples, et dont je vais essayer de rendre compte dans les lignes qui suivent.

Le premier élément qui ressort ainsi de ces différents exemples est que chaque groupe d'individus entretient un rapport particulier au monde marchand et notamment au triptyque argent/consommation/ travail.

Ce rapport particulier à l'argent se répercute en premier lieu sur la consommation dans la mesure où la quantité d'argent en circulation dans le foyer est relativement modeste. Les individus rencontrés ici apparaissent en effet comme des consommateurs alternatifs voir des non-consommateurs ou a-consommateurs. Ils limitent en effet au maximum leurs dépenses et s'orientent ainsi vers des pratiques de « simplicité volontaire » et vers un mode de vie économe voire frugal. Ils portent ainsi un rapport particulier aux objets manufacturés, que l'on tente de réparer plutôt que de

1 CASTORIADIS C., 2005, *Une société à la dérive, entretiens et débats 1974-1997*, Paris, Editions du Seuil

remplacer et dont on essaye d'allonger au maximum la durée de vie. De même, on essaye au maximum de se procurer un certain nombre de biens et de matériel par d'autres voies que l'achat : prêt ; échanges, locations ... dans ce cas une partie du succès de ces démarches semble corrélé à l'existence de réseaux formels ou informels permettant de mutualiser les ressources. Le cas de l'obtention d'un terrain est assez révélateur des différentes stratégies déployées par les alternatifs pour s'adapter ou contourner la question de l'argent. Il me semble que l'on peut globalement répertorier quatre « stratégies » pour acquérir un terrain et démarrer un projet de vie alternatif : le squat, le prêt de terrain, l'achat d'un terrain non-constructible, l'achat d'un terrain constructible. En fonction de ses ressources économiques mais surtout sociales (liens avec les voisins, la Mairie) chaque alternatif va être amené à opter pour elle ou telle option. Dans tous les cas, ne pas posséder une grande somme d'argent n'est pas présenté comme rédhibitoire.

L'autre corollaire de ce lien particulier à l'argent réside dans la manière d'aborder le travail. Geneviève Pruvost le remarque dans son article sur les modes de vie écologiques radicaux¹, « faire une sociologie du mode de vie écologique au quotidien, c'est [...] proposer une sociologie du travail ». Tous les individus rencontrés ont en effet un rapport particulier au monde du travail salarié. La plupart d'entre eux ont d'abord occupé un voire plusieurs emplois salariés avant de s'orienter, après plusieurs années, vers une activité de type agricole. Cette activité se couple souvent avec d'autres, directement rémunérées ou non (paysagisme pour Eric et Ludovic, traduction pour Anna, peinture pour François ...) de sorte que l'on peut parler de pluri-activité pour la plupart d'entre eux. Dans les quatre lieux de vie rencontrés, tous ont une rentrée d'argent minimale. Dans le cas des fermes 1 et 2, il s'agit principalement de la vente de produits agricoles (certes couplés à d'autres sources de revenus), dans les deux cas il s'agit d'allocations de l'état (RSA), de vente de produits non-agricoles (peintures pour François) ou de services (accueil de touristes et de jeunes en difficultés pour la ferme 4). La différence ici se fait donc principalement par le choix de vendre ou pas une partie de sa production agricole.

Par ailleurs, comme plusieurs travaux l'on noté, le travail tel qu'il est conçu dans ces modes de vie tend à renvoyer vers la notion de travail élargie aux trois sens développées par Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne*² et le développement d'une *Vita activa*. Ces individus ont ainsi tendance à déségmenter leur quotidien et à brouiller les catégories et frontières habituelles entre travail et non-travail, sphère privée/publique, travail productif/ reproductif. C'est un des paradoxes de ces démarches de vie, qui en rejetant le travail d'une certaine forme en viennent à transformer l'ensemble de leur quotidien en travail. Ainsi tout devient travail à condition de le

¹ ARENDT H., 1993, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit »

² PRUVOST G., 2013, « L'alternative écologique. Vivre et travailler autrement », *Terrain*, n°60, pp. 36-55

comprendre dans un autre sens. Ce rapport au travail différent se retrouve aussi dans un certain nombre de pratiques de travail collectif. Il faut citer ici en premier lieu la pratique du wwoofing puisque c'est à travers elle que s'est faite mon entrée sur le terrain.

Cette recherche d'autonomie vis à vis de l'argent et cette transformation d'un quotidien où tout devient en quelque sorte du travail entraîne un développement de multiples activités et de savoirs spécifiques qui y sont associés.

Il y a en premier lieu, de part leur importance au quotidien, tous les savoirs liés au monde agricole. La totalité des personnes rencontrées ont pour point commun de ne pas avoir suivi de formation professionnelle dans ce domaine mais d'avoir acquis leurs connaissances de manière empirique. Plusieurs d'entre eux m'ont toutefois fait remarquer qu'ils avaient suivi une formation qui leur avait fourni un certain savoir faire avec les plantes /végétaux (horticulture pour Isabelle, paysagisme pour Eric et Ludovic, biologie pour François). « Dans tous les cas je sais faire pousser des légumes » me déclare Eric. Leur démarche empirique c'est donc développée à partir de ce savoir de base.

Cette dimension empirique est une des caractéristiques première des savoirs liés à l'agriculture biologique. Plusieurs travaux comme ceux de l'anthropologue Mary Richardson¹ ont insisté sur le caractère incorporé et localisé de ces savoirs. Le travail agricole apparaît comme une expérience inspirante et initiatique par laquelle il faut être passé pour non seulement comprendre son environnement immédiat mais aussi acquérir les savoirs nécessaires à son maintien dans celui-ci. Ces savoirs ancrés dans la pratique et à dimension locale ne sont pas transmissibles directement. Si les individus concernés ont pu acquérir des connaissances de différentes manières (formations, lectures, conversations avec voisins ...) ils doivent par la suite parvenir à les appliquer à leur situation particulière. C'est en ce sens que Mary Richardson parle d'un travail de reconnaissance de la part des agricultures biologique. Là encore certaines frontières comme celle entre travail intellectuel et manuel semblent poreuses.

L'autre frontière qui se voit directement remise en cause est celle du rapport à la Nature. Ainsi même si le rapport occidental à la Nature n'est pas fondamentalement remis en cause par ces expériences de vie il se retrouve tout de même questionné et déplacé. Tous ces projets de vie ont en

¹ RICHARDSON M., 2008, *Polyculture of the Mind – Organic farmers in Québec and the Recovery of the Agency*, Thèse université de Laval, Québec

effet pour autre caractéristique d'entraîner un lien particulier avec leur environnement. Vivre autrement c'est en effet le plus souvent vivre en proximité physique avec les éléments naturels, haut dans la montagne, loin des voies de communication comme c'est le cas pour les fermes 3 et 4 par exemple. La frontière entre sauvage et domestique est ainsi rendue plus floue dans ces fermes à moitié intégrées dans le paysage où les jardins ne sont pas clôturés, où les espèces se mélangent et où les animaux vont et viennent. A E., les chèvres et les chevaux déambulent librement dans la forêt qui entoure le hameau. A la ferme 1, on recueille des pies ou un chevreuil découvert dans les bois et ont le fait grandir avec les chevreaux. Les frontières sont donc bel et bien mouvantes.

Ce lien particulier à la nature se retrouve aussi dans le rapport au temps et à l'espace induit par une utilisation modérée de la technique. Ici il semble qu'il y ait une différence nette qui s'opère entre d'un côté les fermes 1 et 2 et de l'autre les fermes 3 et 4. Dans les deux premiers cas c'est uniquement l'approche pragmatique qui prime : être autonome autant que possible. Dans les deux autres cas cette volonté d'autonomie se pare de vertus idéologiques : être autonome mais en respectant la nature comme me l'indique François. Ainsi, si ces acteurs me semblent globalement agir le plus souvent par pragmatisme bien plus que par idéologie, cette dimension reste présente sous certains aspects. Ce qu'il est intéressant de noter dans tous les cas c'est que bien souvent les considérations pratiques et éthiques se rejoignent dans ces expériences. Par exemple, si à la ferme 3 et 4 on n'utilise pas de machines à pétrole il est difficile de vraiment savoir si ce qui prime c'est d'abord le fait de ne pas polluer ou le fait de ne pas dépenser d'argent et être dépendant de ces ressources extérieures. Cette remarque est aussi valable dans d'autres cas, comme par exemple celui de l'usage d'intrants pour le jardin. A vrai dire, il semble que dans un certain nombre de situations autonomie et écologie se rejoignent et s'entremêlent.

Mais au delà des savoirs liés à l'agriculture et la nature, ces modes de vies font apparaître la nécessité de développer et maîtriser un certain nombre de savoirs et savoirs faire permettant de garantir un maximum d'autonomie. Connaître la législation sur le logement, avoir des notions en mécanique, en électricité ou savoir décrypter les textes administratifs pour solliciter différents types de subventions sont autant d'exemples de savoirs qui, lorsqu'ils sont maîtrisés par les acteurs concernés, facilitent grandement le développement et la pérennisation de leurs projets de vie. Mais au delà du simple relevé et inventaire de ces savoirs, ce qui me paraît le plus intéressant ici c'est la manière dont ils sont acquis. Toujours à propos des agriculteurs biologiques, des travaux comme ceux de Compagnone Auriscote et Lemery¹, ont montré comment ces derniers pouvaient braconner

1 COMPAGNONE C., LAMINE C., HELLEC F., 2011, « De l'accessibilité des propositions techniques de la protection intégrée à l'analyse des dynamiques de changement des agriculteurs » dans RICCI P., BUI S., LAMINE C., *Repenser la protection des cultures. Innovations et transitions*, Dijon, educagri-Quae, cité dans HERVIEU B., PURSEIGLE F., 2013, *Sociologie des mondes agricoles*, Armand colin, Paris.

des savoirs disparates pour les réagencer et les mettre au service de leur propre projet de vie. Il me semble que l'on peut étendre cette idée aux acteurs ici concernés qui opèrent quelque peu de la même manière en récupérant des savoirs d'origines diverses, en se les réappropriant et en les agglomérant de manière originale voire inhabituelle à d'autres savoirs toujours au service d'une recherche d'autonomie.

Cette capacité à associer différentes sources de savoir est directement reliée au troisième aspect saillant de ces modes de vie qui est leur capacité à maintenir et entretenir de multiples réseaux de sociabilité.

Je développerai ici moins cette partie dans la mesure où je n'ai pas encore assez de « matériel » ethnographique pour l'appuyer, ce qui met en lumière la dimension encore inachevée de ce travail. Je souhaite toutefois insister sur le fait qu'à mon sens, une des clefs de réussite de ces modes de vie réside dans leur capacité à maintenir une sociabilité variée. Ces alternatifs me semblent en effet à l'interface de plusieurs catégories sociales ce qui constitue une force lorsqu'ils parviennent à en tirer profit. Ils sont en effet à la fois proches d'autres alternatifs plus radicaux, mais aussi des autres agriculteurs, des voisins ou encore de toute une catégorie de nouveaux consommateurs en recherche de produits locaux et de qualité. Des lors, lorsqu'ils y parviennent, ces alternatifs peuvent tirer avantage de cette proximité en sollicitant des ressources de chaque groupe (ressources matérielles et immatérielles : argent, matériels, conseil, influence ...). Cette capacité à communiquer avec d'autres acteurs est liée à au moins à deux facteurs. D'une part la capacité des alternatifs à mobiliser des savoirs, normes et valeurs similaires aux acteurs concernés, à les maîtriser et à s'en servir. D'autre part une capacité à s'appuyer sur ces savoirs pour justifier au sens de Boltanski leur démarche et à dépasser ce que l'on pourrait en quelque sorte considérer comme leur « stigmata » d'alternatif. Il me semble en effet qu'est présent sur ce terrain un discours tenu par un certain nombre d'acteurs (élus, organismes officiels mais aussi habitants) qui réifie une image particulière des ces « hippies » ou « marginaux ». La clef pour les alternatifs est alors de maintenir leur projet de vie tout en désamorçant au moins en partie cette image ou du moins en se l'appropriant afin de maintenir un dialogue avec la diversité des acteurs présent sur le terrain.

Conclusion du rapport

Pour conclure temporairement ces quelques remarques, je dirai que malgré ses limites évidentes, ce travail de recherche me semble soulever un certain nombre de questions particulièrement importantes. On l'a vu, faire l'ethnologie de ces modes de vie alternatifs c'est d'abord mener une réflexion sur la question du rapport au monde marchand et notamment la question de la redéfinition du rapport au travail. C'est aussi s'interroger sur la formation de savoirs spécifiques et d'un lien particulier à son environnement. C'est enfin s'intéresser à la manière dont se façonne une identité originale et se recomposent un certain nombre de rapports sociaux en milieu rural. Ce travail permet donc de tenter d'apporter quelques éléments concrets de réponse à ces questions mais il permet davantage. Car ces expériences de vie, par l'originalité de leur démarche et de leur mise en œuvre, questionnent de nombreux éléments caractéristiques de notre modernité, en premier lieu la notion de progrès, et un certain nombre de normes contemporaines qui aujourd'hui posent question : le local et la global, le politique et le non-politique, l'expert et le profane, le privé et le public ...

Ces modes de vie sont l'exemple incarné du développement d'une sorte de contre-culture alternative hybride faite de multiples éléments disparates et qui apparaissent souvent contradictoires. Cette culture hybride est fluctuante, polymorphe, inclassable et donc difficile à décrire sans la réifier. Il faudrait tout le champ lexical et métaphorique de la souplesse pour en rendre compte. C'est toute la force de ces démarches que de dépasser et de synthétiser ces contradictions apparentes a priori inconciliables. Ce dépassement ne s'élabore que très peu sous forme de discours et de manière consciente mais bien davantage dans la pratique, dans l'action quotidienne. Ce qui compte c'est le moment, l'instant, le geste et il est parfois bien difficile d'en rendre compte par des mots tant ce qui compte c'est avant tout le sensible, l'expérience vécue.

Mais l'usage du terme de culture alternative serait à mon sens trompeur si l'insinuait une sorte de relativisme culturel ou social. Car au lieu d'être le fait de marginaux isolés, la grande force de ces expériences c'est au contraire de mon point de vue de se maintenir en lien avec de multiples acteurs sociaux sans jamais en épouser complètement les caractéristiques et de préserver un réseau social foisonnant. Si le territoire rural, et celui de M. peut être encore plus qu'ailleurs, reste marqué par le conflit sous de multiples formes, ces individus parviennent à maintenir du lien en réactivant des

savoirs locaux, quotients, en leur donnant un nouveau sens.

Ces individus apparaissent ainsi comme des innovateurs, des bricoleurs de sens autant que de matière et c'est bien là tout leur intérêt d'un point de vue ethnologique et anthropologie.

Bibliographie restreinte

ARENDRT H., 1993, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit ».

BARTHE L., CAVAILLE F., EYCHENNE C., PILLEBOUE J. (coord.), 2007, « Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité », Clermont-Ferrand, CERAMAC / Presses Universitaires Blaise Pascal, 785 p.

BOLTANSKI L., THEVENOT L., 1991, *De la justification. Les Économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

CASTORIADIS C., 2005, *Une société à la dérive, entretiens et débats 1974-1997*, Paris, Editions du Seuil

DELEAGE E., 2004, *Paysans, de la parcelle à la planète. Socio-anthropologie du réseau agriculture durable*, Paris, Éditions Syllepse.

DESCOLA P., 2006, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard

DÉTANG-DESSENDRE C., PIGUET V. (2003) : Les ruraux en 1999 : Qui sont-ils et d'où viennent-ils ? In Dossier Inra Sciences sociales « *Espaces ruraux et aménagement du territoire* ». n°1-2/03.

DIBIE P., 1979, *Le village retrouvé : essai d'ethnologie de l'intérieur*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube

DOBRE M., SALVADOR J. (dir.), 2009, *Consommer autrement. La réforme écologique des modes de vie*, actes du colloque international « Environnement et modes de vie » (Caen, 25-26 septembre 2008), Paris, L'Harmattan.

DUBUISSON-QUELLIER S., 2009, *La Consommation engagée*, Paris, Les Presses de Sciences-Po.

EYCHENNE C., 2006, « Hommes et troupeaux en montagne. La question pastorale en Ariège »,

Paris, L'Harmattan, coll. Itinéraires géographiques, 314 p.

HERVIEU-LEGER D., HERVIEU B., 2005, *Le retour à la nature. Au fond de la forêt...L'Etat*, précédé de *Les néoruraux- 30 ans après*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube.

HERVIEU B., PURSEIGLE F., 2013, *Sociologie des mondes agricoles*, Armand colin, Paris.

LAMINE C., 2008, *Les intermittents du bio. Pour une sociologie pragmatique des choix sociologiques émergents*, Paris/Versailles, Editions de la Maison des sciences de l'homme/ Editions Quae.

LAURENT F., MEDEIROS R. V., 2010, Des réseaux d'agriculteurs en faveur de l'environnement en France, *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Espace, Société, Territoire, article 500.

LEMARCHAND F., 2002, « Les paysans intermédiaires et l'environnement : l'agriculture entre humanisme et écologie », dans JUAN S., LE GALL D. (dir.), *Conditions et genres de vie. Chronique d'une autre France*, Paris, L'Harmattan.

LEROUX B., 2006, Entre la bio et le bio ... quelles normes alimentaires ? Le projet transversal de l'agriculture biologique depuis l'après guerre, *Le journal des anthropologues*, 43-59.

LEROUX B., 2009, Stratégies, innovations et propriétés spécifiques des agriculteurs biologiques. Eléments d'analyse sociologique du champ professionnel agrobiologique, *Innovations Agronomiques* 4, 389-399.

LONGA D-M, 2011, *Mon enfance sauvage*, Paris, Glénat.

LONGA D-M, 2013, *Terre courage*, Paris, Glénat.

MANCERON V., ROUÉ M., 2013, « L'imaginaire écologique », *Terrain*, n°60, pp. 4-19.

MAZOYER M., ROUDART L., 1997, *Histoire des agricultures du monde*, Paris, Points.

MAYCOCK A., 2008, World Wide Opportunities on Organic Farms (WWOOF), *Journal of*

Agricultural & Food Information, vol 9, n°4.

MCIINTOSH, A.J., BONNEMANN, S. M., 2006, Willing workers on Organic Farms (WWOOF) : The Alternative farm Stay experience ?, *Journal of Sustainable Tourism*. Vol 1, n°14.

PEVEL M., 2007, *L'usine à la campagne, une ethnographie du productivisme agricole*, l'Harmattan, Paris.

PRUVOST G., 2013, « L'alternative écologique. Vivre et travailler autrement », *Terrain*, n°60, pp. 36-55.

RICHARDSON M., 2005, « A la recherche de savoirs perdus ? Expérience, innovation et savoirs incorporés chez des agriculteurs biologiques au Québec », *VertigO-La revue électronique en sciences de l'environnement*, vol 6, n°1.

RICHARDSON M., 2008, *Polyculture of the Mind – Organic farmers in Québec and the Recovery of the Agency*, Thèse université de Laval, Québec.

VAN DAM D., 2005, *Les agriculteurs bio, vocation ou intérêt ?*, Namur, Presses Universitaires de Namur.